

LES TRADUCTEURS, ARTISANS DE L'HISTOIRE ET DES IDENTITÉS CULTURELLES

Ma culture n'est pas une chose fixe et à l'extérieur de moi, mais intérieure et liée à mon voyage et à mes rencontres, mes échanges, mes rapports avec le monde.

Jean Marc DALPÉ¹

L'art de traduire, au sens plein de ce terme, doit devenir une science destinée à rendre plus supportables les frontières qui séparent les langues et les cultures pour faciliter une communication inter et transdisciplinaire respectueuse des caractères propres à chaque culture.

André CHOURAQUI²

En intitulant ma présentation « les traducteurs, artisans de l'histoire et des identités culturelles », je risque de me voir accusé de surestimer le rôle des traducteurs et la place qu'ils occupent dans la société. Est-ce que je ne fais pas de ces humbles serviteurs – c'est l'image qu'ils projettent individuellement – de puissants maîtres capables d'infléchir le cours de l'histoire et de remodeler les sociétés? Précisons que ce ne sont pas les traducteurs eux-mêmes qui se proclament les artisans de l'histoire et des identités culturelles, ce sont les historiens de la traduction qui leur attribuent ces nobles missions. C'est donc à l'historien de la traduction que je suis qu'incombe le fardeau de la preuve.

L'histoire de la traduction, comme vous le savez, recoupe l'histoire politique, linguistique et littéraire d'un pays, l'histoire des religions, des sciences et des techniques, l'histoire des civilisations. Elle suit chez un peuple l'évolution de ses goûts et de ses intérêts et révèle une ouverture ou une fermeture aux autres. On peut difficilement apprécier l'œuvre civilisatrice, culturelle et identitaire des traducteurs à partir de l'analyse de traductions isolées. L'examen doit porter sur de vastes ensembles de traductions

¹ Poète, romancier, traducteur et homme de théâtre franco-ontarien né à Ottawa en 1957.

² Écrivain, poète et traducteur des textes sacrés, né en 1917 et mort en 2007.

réalisées au cours de longues périodes. Les traductions à travers les âges nous renseignent, en effet, sur la façon dont une collectivité définit, assimile ou repousse l'étranger ou tout ce qui lui apparaît non conforme à ses us et coutumes. « L'épreuve de l'étranger » ne va pas de soi, mais elle est un passage obligé pour évoluer.

Le repli sur soi conduit à la stagnation. La traductrice française Sylvie Durastanti, auteur d'*Éloge de la trahison*, apporte cette mise en garde : « Un pays, une civilisation, une culture, une littérature, une langue ne concédant aucune place à l'Autre se trouvent voués à ressasser, à se répéter, à s'atrophier, à s'éteindre » (Durastanti, 2002 : 132). Une culture, définie comme tout ce qui caractérise une société ou un groupe social doit constamment s'oxygéner par un apport étranger. Outre les arts et les lettres, une culture englobe les modes de vie, les façons de vivre ensemble, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. Rainer Schulte, qui fut directeur du Center for Translation Studies de l'Université du Texas, à Dallas, affirme qu'une diminution du nombre de traductions qui favorisent le renouveau et les échanges interculturels est généralement suivie d'une période de sclérose intellectuelle et artistique (Schulte, 1990-1991 : 1-2).

Il y a lieu de rappeler également, même si cela tombe sous le sens, que les traducteurs ne sont pas les seuls « artisans de l'histoire et des identités culturelles ». Les artistes, les écrivains, les philosophes et les détenteurs du pouvoir politique participent eux aussi, chacun dans sa sphère d'activité, à cette vaste opération de transformation des valeurs, intégrées et vécues collectivement, le mot valeur étant entendu dans un sens très large. Nous avons déjà ici quelques éléments d'une définition de l'identité culturelle : ensemble de valeurs assimilées et partagées collectivement en société. Au nombre de ces valeurs consensuelles, une collectivité pourra reconnaître la liberté d'expression, l'égalité absolue des hommes et des femmes, la démocratie, le droit à l'éducation, la liberté de religion, la laïcité ou encore la tolérance à l'égard de certains groupes minoritaires, comme les homosexuels. En 2005, les auteurs du deuxième *Rapport sur le développement humain dans le monde arabe* ont reconnu explicitement que la traduction constitue un moyen d'ouverture à d'autres cultures. Ces intellectuels ont bien vu dans la traduction un outil d'enrichissement et d'épanouissement culturel et l'ont intégrée à leur plan

stratégique visant à instaurer une société du savoir dans les pays arabes. Une politique de traduction semblable a été adoptée en Turquie dans les années 1930. Pour sa part, le directeur de l'Institut des lettres catalanes (Institut de les Lletres Catalanes), le poète, critique littéraire et traducteur Francesc Parcerisas rappelle l'importance cruciale de la traduction pour les langues et les cultures de faible diffusion : « *Needless to say, for smaller languages, translation is a must: a way to be known but also to actively participate in a literary world in constant change and turmoil. But translation is, also, a way to preserve one's own identity: a bridge between the two banks of the same river. Two banks that must be there if we want to preserve the river of knowledge and diversity flowing* » (Parcerisas, 2002 : 9-10).

Des conquérants conquis

L'évolution des peuples et des civilisations est ponctuée de scénarios récurrents. L'un de ces scénarios est le suivant : des peuples conquérants sont conquis à leur tour par la culture plus avancée des peuples qu'ils ont soumis par la force. Ça, nous le savons. Ce que nous savons un peu moins est que ces reconquêtes culturelles sont, pour une bonne part, l'œuvre discrète et patiente de traducteurs. Lorsque les affrontements sanglants sont terminés et que les combattants ont regagné leurs quartiers, une armée pacifique d'intellectuels, de lettrés, de chercheurs et de penseurs entre en scène. Les traducteurs forment une division de cette armée. Petit à petit, celle-ci procède à un lent et profond remodelage culturel et identitaire. Voyons brièvement comment les choses se sont passées dans les quatre cas de figure suivants.

Mon premier exemple de conquérants conquis nous transporte dans la Haute Antiquité. Comme chacun sait, les Akkadiens ont bâti en Mésopotamie le premier grand empire. Leur victoire acquise, ils ont intégré le patrimoine culturel et même religieux des Sumériens, qu'ils avaient vaincus par les armes. Les rois d'Akkad ont repris certaines traditions de l'héritage des cités États de Sumer, et ont adopté, entre autres, leur mode d'écriture cunéiforme. Tout l'héritage culturel sumérien, nous disent les spécialistes, fut

traduit dans la langue officielle de l'empire, l'akkadien. Les archéologues ont d'ailleurs trouvé sur des tablettes d'argile des lexiques bilingues sumériens-akkadiens.

Le même phénomène s'est répété dans l'Antiquité gréco-romaine. Les Romains, ces redoutables conquérants, devenus dépositaires de la florissante civilisation grecque, ont abondamment traduit – certains auteurs disent même « plagié » – les grandes œuvres de la littérature et de la philosophie grecques, y compris des ouvrages scientifiques. Grâce à cet apport, Rome en est venue à concurrencer Athènes comme capitale intellectuelle et foyer de la connaissance. Des savants grecs s'y sont établis emportant avec eux leurs bibliothèques. Après avoir conquis les Grecs, les Romains sont conquis à leur tour par la culture grecque et profitent de l'hellénisme à tel point que l'on a pu dire : « Lorsque la nation grecque est devenue une province de Rome, la littérature latine est devenue une province de la nation grecque. » Victor Hugo écrira pour sa part : « Virgile est la lune d'Homère ». Les Romains ont été subjugués, au sens étymologique du terme, par la civilisation grecque, ses tragédiens, ses philosophes, ses hommes de science. Une fois de plus, ce relais culturel a été l'œuvre des traducteurs. La plupart des auteurs latins, Catulle, Cicéron, Plaute, Térence, Virgile, pour ne nommer que ceux-là, ont traduit les grandes œuvres de la littérature grecque.

Après la chute de l'Empire romain, c'est au tour des Arabes de porter le flambeau de la civilisation et de faire progresser les connaissances. Le centre de l'activité culturelle et scientifique se déplace alors vers le Moyen-Orient. Après avoir été conquis par les Arabes, les Perses redeviennent les maîtres intellectuels de la partie orientale de l'empire arabo-musulman. La ville de Jundishapur laissée intacte par les conquérants devient le plus grand centre intellectuel et scientifique de l'empire, à la jonction de l'influence chinoise et indienne. Par le biais de la traduction, les Perses transmettent aux Arabes leurs connaissances techniques et scientifiques dans de nombreux domaines : agriculture, alchimie, art équestre, astronomie, irrigation, maniement des armes, mathématiques et surtout médecine.

Après avoir profité de la civilisation avancée des Perses, les Arabes se tournent ensuite vers la culture grecque et se mettent en quête de manuscrits qui acquièrent une

valeur inestimable. Les bibliothèques se multiplient. Je n'insiste pas : vous connaissez mieux que moi l'histoire éblouissante de la dynastie abbasside et de la « Maison de la sagesse » à Bagdad, où se côtoient des savants de partout et de toutes les croyances. Bagdad devient au IX^e siècle la capitale mondiale de la traduction. Au cours de cette période prestigieuse, le célèbre traducteur-médecin Hunayn ibn Ishaq s'illustre en traduisant, entre autres, Hippocrate et Galien. Sont aussi traduits Aristote, Platon, Euclide, Ptolémée. Les conquérants arabes ont donc su habilement tirer profit de leurs conquêtes. Ils ont su créer des conditions favorables à l'épanouissement de leur culture, grâce aux traductions et aux élites intellectuelles des peuples conquis. Ce faisant, ils ont montré qu'ils n'étaient pas des barbares. Les vrais barbares sont ceux qui s'adonnent au pillage en vue de s'enrichir; ils sont incapables de reconnaître la valeur du butin intellectuel dont ils s'emparent. La barbarie fait table rase du passé; l'inculte ne connaît que le présent.

J'en arrive à mon quatrième et dernier exemple. Au XV^e siècle, les guerres d'Italie ont révélé les splendeurs de la Renaissance aux rois de France Charles VIII et Louis XII. Séduits par le raffinement et la culture de ceux qu'ils venaient de vaincre par la force militaire, ces rois contribuèrent à répandre en France le culte de l'Antiquité et la passion de l'érudition gréco-latine. Charles VIII ramène un professeur de l'Université de Turin, le latiniste Claude de Seyssel. Louis XII l'imité en enlevant aux Médicis l'érudit grec Jean Lascaris. De la collaboration qui s'établit entre Seyssel et Lascaris sortirent les premières traductions françaises d'historiens grecs. L'esprit de la Renaissance passait ainsi en France. On sait que cette période particulièrement féconde dans les domaines de la littérature et des arts est marquée par une très forte activité de traduction. On a d'ailleurs qualifié la Renaissance d'« âge d'or de la traduction ». C'est aussi le premier « âge d'or des dictionnaires multilingues », ce qui n'est pas un hasard : plusieurs traducteurs de l'époque cumulent les fonctions d'imprimeur et de traducteur. L'imprimerie favorisa grandement la diffusion des traductions.

À ces quatre cas de figure, on pourrait encore ajouter celui des Mongols de Gengis Khan (v. 1162-1227) qui font la conquête de la Chine au début du XIII^e siècle et qui sont conquis, à leur tour, par la civilisation chinoise. Mais pas uniquement chinoise. Gengis

Khan a relevé les ruines de ses conquêtes avec le concours de quelques administrateurs remarquables recrutés parmi les peuples soumis. Il introduisit aussi l'écriture ouïgoure chez les Mongols. Tout cela n'aurait pu se faire sans la traduction, cela va de soi.

Les fonctions de la traduction

Toutes les conquêtes militaires que je viens d'évoquer à gros traits, j'en suis bien conscient, ont été suivies de conquêtes culturelles portées par une intense activité de traduction. C'est à ces moments charnières dans l'évolution des peuples qu'apparaissent le plus clairement les grandes fonctions de la traduction. Par nature, la traduction est multifonctionnelle. Sa finalité première, a toujours été de donner accès à une œuvre étrangère. Quelle que soit la langue, il y a toujours moins de lecteurs capables de lire une œuvre dans le texte original que de lecteurs potentiels de cette œuvre. La traduction élargit les lectorats. C'est sa fonction *instrumentale, médiatrice* la plus évidente, la plus connue. Mais l'histoire générale et l'histoire de la traduction en particulier nous enseignent qu'à cette fonction s'en ajoutent de nombreuses autres. J'en ai répertorié personnellement une bonne trentaine, selon le genre des textes traduits, les contextes historiques, les époques, les pays. Voyons, parmi ces fonctions, celles qui contribuent à définir les identités culturelles.

Passons rapidement sur les fonctions les plus évidentes, comme la fonction *importatrice* et la fonction *exportatrice*. Nous savons tous que les traducteurs font découvrir des œuvres étrangères et qu'ils disséminent les productions nationales. Plus intéressant est leur rôle de bâtisseurs de langues. Dans l'Europe médiévale, les traducteurs ont beaucoup contribué à la genèse des langues nationales, à leur enrichissement et à leur promotion. C'est la fonction *génétique* de la traduction. On peut penser, bien sûr, à l'anglais et au français, mais on peut citer également l'allemand, le suédois et, plus près de nous, l'hébreu que les traducteurs ont contribué à moderniser en dotant cette langue biblique de nouvelles ressources expressives en vue d'en faire un instrument de communication vivant et adapté aux réalités du XXI^e siècle.

La fonction *littéraire* de la traduction est une de celles qui est sans doute la plus connue. Edmond Cary a écrit : « La traduction a, en règle générale, précédé la création littéraire autonome, elle a été la grande accoucheuse des littératures » (Cary, 1963 : 126-127). C'est vrai d'un grand nombre de littératures. Pensons à Chaucer traducteur qui, par emprunt à d'autres littératures, a introduit dans la littérature anglaise la ballade, la romance, le fabliau, les récits populaires des Flandres et les fables mettant en scène des animaux. Aux écrivains des littératures naissantes, la traduction fournit des modèles. Grâce à la traduction, une littérature peut naître, renaître ou se renouveler. Dans les années 1920, Borges estimait que les Argentins pouvaient enrichir leur littérature par la traduction, en s'inspirant des moyens utilisés par d'autres langues pour représenter la réalité. Toute l'œuvre de Borges atteste que pour lui traduction et création forment un couple indissociable. Octavio Paz reconnaissait lui aussi qu'il y a « une interaction constante entre [la traduction et la création], un enrichissement incessant et réciproque » (cité dans Schulte et Biguenet, 1992 : 160. Notre traduction). La littérature est utile, voire indispensable, pour explorer l'inconnu, pour aller à la découverte de l'étranger.

La traduction a aussi une fonction *stylistique*. Les traducteurs contribuent à enrichir les moyens d'expression d'une langue en y introduisant de nouvelles structures syntaxiques, de nouvelles images, de nouveaux effets par mimétisme avec une autre langue. Roger Zuber a montré dans sa thèse magistrale, *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique*, que les traducteurs du XVII^e en France ont été les « ouvriers du classicisme » et ont contribué, chez les écrivains et dans le public, à former le goût classique.

L'histoire fournit de nombreux exemples de la fonction *politique* de la traduction, de situation où les États ont utilisé la traduction à des fins politiques. Comme nous l'avons vu plus haut, les œuvres traduites nous renseignent sur les dettes intellectuelles des Arabes envers les Perses et les Grecs. Mais les traductions sont aussi un indice des tensions et des rapports de force qui existaient entre les Arabes et les élites des peuples soumis. Désireux de réduire l'influence intellectuelle grandissante des savants et des lettrés étrangers, les Arabes vont arabiser la culture qu'ils s'approprient.

La traduction peut aussi avoir une fonction *démocratique* en servant à rendre plus accessibles les connaissances, comme à l'époque médiévale, où les traductions en langues vulgaires visaient à saper les privilèges et les monopoles des clercs qui s'exprimaient en latin.

On peut reconnaître une fonction *transgressive* ou *subversive* aux traductions lorsqu'elles servent à introduire dans un pays des œuvres interdites afin de contourner la censure et de défier des autorités civiles ou religieuses. La traduction a offert une forme de résistance à beaucoup d'écrivains muselés dans l'Italie fasciste et en ex-URSS.

L'histoire rapporte de nombreux cas où les traductions ont eu une fonction *identitaire* en contribuant à éveiller la conscience collective de groupes ethnolinguistiques. Ce fut le cas, au IV^e siècle, chez les Goths, évangélisés par Wulfila, inventeur d'un alphabet et traducteur de la Bible, et, au IX^e siècle, chez les Slaves, grâce à l'invention de l'alphabet glagolitique par les missionnaires-traducteurs Cyrille et Méthode. Les traducteurs participent également à l'émergence d'un sentiment national en Arménie, où Mesrop Machtots dote ses compatriotes d'un alphabet qui marque le début des lettres arméniennes. Grâce à ce traducteur, les Arméniens se donnent un riche capital intellectuel et, en tant que peuple, apportent une contribution culturelle originale à la charnière de l'Occident et de l'Orient. On pourrait aussi citer le pasteur James Evans qui, au XIX^e siècle, inventa à l'intention des Indiens cris du Canada un système d'écriture syllabique. Tous ces traducteurs inventeurs d'alphabet rendent possibles la naissance des littératures et la conservation des patrimoines culturels. Ils amorcent en outre l'alphabétisation et la démocratisation de l'instruction. Partout, ils ouvrent les portes du progrès culturel, social et spirituel.

De manière plus générale, la traduction contribue à l'enrichissement d'une culture au moyen d'apports étrangers divers. C'est sa fonction *culturelle*. L'ignorance, on le sait, est le pire ennemi d'une culture, la pire entrave à l'évolution d'une société. Un peuple fermé sur lui-même et maintenu dans l'ignorance ne progresse pas. Le Québec a connu un premier ministre qui entretenait la conviction qu'un peuple ignorant se gouverne plus facilement. Avec la connivence de l'Église catholique, il a cherché à maintenir les

citoyens dans un état de dépendance et de soumission. Faut-il s'étonner que les années de son régime, qualifiées de « grande noirceur », aient été marquées par un conservatisme stérilisant, par la stagnation intellectuelle? « À l'aube de la Révolution tranquille, en 1960, écrit le professeur d'économie à l'Université du Québec à Montréal, Pierre Fortin, les deux tiers des jeunes Québécois de 30 ans n'avaient aucun diplôme. Notre taux d'emploi était en baisse. Nos infrastructures étaient honteusement déficientes. Le salaire moyen des francophones unilingues équivalait à seulement 51 % de celui des anglophones unilingues. Même rapport qu'entre Noirs et Blancs aux États-Unis. Pierre Vallières avait raison : nous étions les “nègres blanc d'Amérique” » (Fortin, 2010 : A-20). Faut-il s'étonner que la traduction ait été quasi inexistante durant cette période? L'absence de traduction fige un patrimoine culturel et freine le progrès. La Révolution tranquille des années 1960 a mis fin à cette période d'obscurantisme et a ouvert la société québécoise au savoir venu d'ailleurs.

La fonction culturelle de la traduction se double d'une fonction *transformatrice*. On peut tracer un parallèle entre la culture et l'agriculture qui ont en commun la transformation : l'agriculture transforme le milieu naturel et les produits de la terre nourrissent le corps; la culture, par ses productions littéraires, artistiques ou cinématographiques, transforme les individus en nourrissant leur esprit. La culture donne accès à la connaissance d'une infinité d'émotions, de modes d'être, de façons de percevoir le monde; elle a aussi la capacité de transformer le milieu social. On mesure dès lors toute l'importance du rôle que joue la traduction dans le développement et le renouvellement d'une culture.

Cela dit, on ne traduit pas des langues ni des cultures, on traduit des textes et des œuvres qui fécondent ces langues et ces cultures. Le professeur et traducteur Charles Le Blanc a raison de penser que « la traduction ne fait pas seulement transmettre une œuvre, elle assure par celle-ci et à travers celle-ci le développement d'une culture nouvelle » (Le Blanc, 2008 : 12). Bien sûr, toute traduction n'a pas une portée culturelle. Une des tâches de l'historien de la traduction consiste précisément à déceler parmi toutes les traductions celles qui sont les véritables adjuvants d'une culture donnée.

Les traductions sont un mode de communication séculaire entre les peuples. La plupart des nations dans le monde ont forgé leur culture sur l'enclume des traductions³. Tenter de définir l'identité culturelle d'un peuple en retraçant l'histoire des traductions, c'est mettre au jour les racines profondes de la vie sociale, culturelle, intellectuelle et spirituelle de ce peuple. Le traducteur est la courroie de transmission entre deux univers culturels, mais il est aussi le lieu de leurs conflits. À ce propos, André Chouraqui, appelait le traducteur moderne « à faire un effort sans précédent pour mettre fin à la guerre des cultures, des théologies et des idéologies » (Chouraqui, 1990 : 467). Car il ne faut pas être naïfs : la rencontre des cultures est parfois conflictuelle. Le choc des valeurs peut déclencher l'animosité de certains groupes radicaux.

Mais ce choc des cultures peut aussi être atténué par les courtiers linguistiques que sont les traducteurs et les interprètes. C'est une autre de leurs fonctions : **faciliter les échanges interculturels**. En voici un exemple typique. Au Canada, à partir du XVII^e siècle, les interprètes ont joué un rôle prépondérant dans la rencontre des cultures européenne et amérindienne. Un gouverneur de l'époque écrivait en 1682 : « Une des personnes qui est le plus nécessaire au service du roi en ce pays est un interprète » (cité dans Dubé, 1993 : 62). Par leur compréhension profonde de la mentalité et du mode de vie des Amérindiens, les interprètes se sont révélés des conseillers tout désignés pour les affaires autochtones. Ils participaient aux négociations officielles et leurs noms figurent sur les traités et les textes de loi. Plus que des témoins privilégiés de l'histoire qui se fait, ils en étaient des acteurs de premier plan. Leur attitude contraste singulièrement avec celle d'autres conquérants à l'égard de peuples indigènes.

Vivant au sein des nations autochtones, les interprètes de la Nouvelle-France ont formé un groupe tampon et ont contribué à atténuer le choc des cultures. Ils avaient compris qu'apprendre une langue, c'est d'abord et avant tout apprendre le langage d'une société, ce qui fait son identité, ce par quoi elle se définit. Les interprètes qui avaient acquis le plus d'ascendant sur les autochtones n'étaient pas nécessairement ceux qui

³ L'ouvrage *Les traducteurs dans l'histoire* (2^e éd. 2007), dont j'ai codirigé la publication avec Judith Woodsworth et disponible en six langues (anglais, arabe, espagnol, français, portugais et roumain), renferme de nombreux exemples de cette fonction-clé de la traduction.

parlaient le mieux les langues amérindiennes, mais ceux qui comprenaient intimement la mentalité indienne, ceux qui savaient établir une véritable communion d'esprit avec les indigènes. Un de ces interprètes y était si bien parvenu qu'il mérita le surnom d'« homme double », un autre celui d'« homme deux fois ». C'est dire à quel point ces interprètes avaient su s'accorder à la manière de pensée des autochtones, à leur mode de vie. Les interprètes et les traducteurs sont au fond des ethnologues.

On attend plus ou moins la même chose d'un immigrant. Celui qui veut s'intégrer à un nouveau groupe social doit adopter une attitude de grande réceptivité comparable à celle d'un traducteur par rapport à l'auteur qu'il traduit et avec qui il établit une communauté d'esprit. L'immigrant doit aussi évaluer s'il peut vivre en harmonie au sein de la société qui l'accueille, sans renier ses valeurs pour autant. S'intégrer n'est pas un appel au déni de soi. Le processus exige de part et d'autre ce que nous appelons au Québec des « accommodements raisonnables ».

Une foule de choses compose l'identité d'une collectivité : un drapeau, un club sportif, une langue, une littérature, des traditions politiques, historiques, folkloriques, culinaires, un mode de vie. On peut même superposer plusieurs identités. Je peux être à la fois Québécois et Canadiens, Québécois et musulman, Québécois et Haïtien d'origine. Il est toujours dangereux de se définir par une seule identité, de limiter délibérément le nombre de ses attachements. Reconnaître la pluralité de ses identités et de ses appartenances est un gage de tolérance et de cohésion sociale et un puissant antidote aux enfermements fondamentalistes. Dans ce sport d'équipe qu'est la vie en société, il y a des joueurs qui n'ont pas l'esprit d'équipe : ce sont les intégristes, les fondamentalistes qui, campés sur leurs positions dogmatiques, refusent d'intégrer le pluralisme à leurs valeurs.

Je souscris entièrement au point de vue exprimé par Amin Maalouf dans *Les identités meurtrières* lorsqu'il affirme que, de tous les éléments majeurs de l'identité, le principal est la langue. Elle est, écrit-il, « le pivot de l'identité culturelle » (Maalouf, 1998 : 172). Naïma Dib lui fait écho lorsqu'elle écrit dans *D'un islam textuel vers un islam contextuel* : « La langue constitue l'une des manifestations les plus évidentes des spécificités culturelles » (Dib, 2009 : 65). Les Québécois et les Canadiens vivent cette

réalité au quotidien de même, j'imagine, que les Catalans et les Espagnols. La langue française constitue l'élément fondamental de l'identité québécoise, alors que le bilinguisme institutionnel caractérise l'identité canadienne. Ces deux identités ne sont pas incompatibles. L'activité de traduction a explosé au pays à la suite de l'adoption par divers paliers de gouvernement de plusieurs lois à caractère linguistique à partir de la fin des années 1960, période où le pays redéfinissait son identité nationale. Depuis lors, on ne compte plus les déclarations des hommes politiques qui affirment que la traduction est le ciment de l'unité nationale, qu'elle est un service d'intérêt national. « Pas de traduction, pas de Canada », scandaient les traducteurs du gouvernement fédéral en grève en 1980. La traduction définit l'identité canadienne. Le poète et traducteur Douglas G. Jones va même jusqu'à affirmer que « nous traduisons pour exister, pour que notre identité particulière soit reconnue et renforcée dans notre regard mutuel » (Jones, 1977 : 85).

J'ai réservé pour la fin la fonction *baromètre* de la traduction qui se révèle particulièrement utile en histoire de la traduction. Le nombre et la qualité des traductions circulant dans un pays sont un indice du niveau intellectuel et culturel de ce pays. « Tant vaut une société, tant valent les traductions qu'elle accepte et qu'elle aime », a bien vu Edmond Cary (1956 : 99). Il y a aussi très certainement une corrélation directe entre le nombre de livres et de traductions publiés dans un pays et son taux d'alphabétisation. La fonction baromètre de la traduction permet de connaître les tendances éditoriales d'un pays ou d'un groupe de pays, son taux d'intraduction et d'extraduction. Par « intraduction », on entend le nombre d'ouvrages étrangers importés, traduits et publiés dans un pays par rapport à la production nationale; ce néologisme s'oppose à « extraduction », terme par lequel on désigne les livres exportés et traduits dans une ou plusieurs langues étrangères.

La fonction baromètre est indicatrice d'une ouverture aux cultures étrangères ou d'un repli sur soi. Le taux d'intraduction est très bas aux États-Unis si l'on compare ce pays avec l'Italie, la Grèce ou l'Islande. En revanche, « la langue de l'Europe c'est la traduction », clame Umberto Eco (1994 : 206). Traduit dans le monde entier, Eco a lui-même traduit en italien Raymond Queneau et Gérard de Nerval. Il sait de quoi il parle. Le

regretté Henri Meschonnic était du même avis qu'Umberto Eco : « L'Europe est née de la traduction et dans la traduction. [...] En Occident, les grands textes fondateurs sont des traductions » (Meschonnic, 1996 : 111). Les plus récentes statistiques de l'*Index translationum* le confirment : 18 des 25 pays où il se publie le plus grand nombre de traductions sont européens, les trois premiers étant l'Allemagne, l'Espagne et la France. Les États-Unis (305 millions d'habitants) occupent le quatorzième rang, entre la Finlande (5 millions d'habitants) et la Norvège (5 millions d'habitants).

Conclusion

Le moment est venu pour moi de conclure, et pour vous de juger si j'ai réussi à faire la démonstration que le traducteur est un artisan de l'histoire et des identités culturelles. Mon but n'était pas de farder la figure du traducteur. J'ai tâché, au contraire, de le montrer tel qu'il est, à l'œuvre dans quelques-uns des domaines où il s'illustre tout particulièrement. Je suis bien conscient de n'avoir qu'effleuré le sujet. Il y aurait encore beaucoup à dire, notamment, sur les nombreuses autres fonctions historiques de la traduction. Je n'ai presque rien dit non plus des rapports étroits que la traduction entretient avec la propagation des religions.

Pour plusieurs pays, pensons à l'Allemagne, à l'Angleterre, à la Suisse, les multiples traductions de la Bible ont laissé une empreinte durable non seulement sur la langue, mais aussi sur les mentalités et les habitudes de vie. On ne peut nier que ces traductions ont contribué à façonner les identités culturelles de ces pays. Peut-on imaginer la culture et la littérature anglaises sans ses innombrables références à la Bible? Peut-on imaginer la civilisation arabo-musulmane sans l'existence du Coran? On dénombre des milliers de traductions du Coran, tout au moins du *sens* du Coran (les musulmans tiennent à cette nuance), dont plus de 170 en français et 120 en allemand. Il existe même des versions du Coran en breton, en esperanto et en volapuk. Environ 15 % seulement des musulmans sont arabophones. Ce serait donc une erreur de penser que la majorité des musulmans peut se passer d'une version traduite du Coran. Peu de traductions ont eu autant d'effets sur le modelage des identités que la Bible et le Coran.

En ce XXI^e siècle, les rapports entre conquérants et conquis sur le plan culturel se présente différemment. Autrefois, les conquérants se laissaient conquérir par la culture des peuples ayant atteint un haut degré de raffinement intellectuel. Les conquérants modernes cherchent, quant à eux, à imposer leur culture à l'ensemble des pays de la planète, au détriment de la diversité culturelle. Or, protéger la culture est tout aussi important que sauvegarder la biodiversité. C'est en préservant le pluralisme culturel que l'on parviendra à humaniser la mondialisation, car la diversité est une « source d'échange, d'innovation et de créativité », tout comme la force d'une démocratie réside dans la diversité des sources d'information.

Avec ses quelque huit millions d'habitants, le Québec cherche à se développer en français à l'ombre du géant américain. On ne s'étonne pas qu'il ait lutté féroce­ment en 2001 pour faire adopter la *Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle*. Cette convention internationale reconnaissait, pour la première fois, que la diversité culturelle fait partie de l'« héritage commun de l'humanité » et qu'elle est « inséparable du respect de la dignité humaine ». Son article 7 rappelle que « chaque création puise aux racines des traditions culturelles, mais s'épanouit au contact des autres ». C'est reconnaître à la traduction un rôle de catalyseur de la créativité. Les signataires de la *Déclaration*, à laquelle les États-Unis sont farouchement opposés, faut-il le rappeler, comptent aussi sur la traduction pour « soutenir l'expression, la création et la diffusion dans le plus grand nombre possible de langues ». C'est faire appel aux fonctions *médiatrice, culturelle* et *disséminatrice* de la traduction.

En somme, c'est maintenant aux peuples conquis culturellement d'opposer une résistance à l'envahisseur et à toute forme d'oppression des cultures. L'artiste peintre autochtone Daphne Odjig a exprimé en ses termes l'aspiration profonde de son peuple : « Nous sommes un peuple vivant et une culture vivante. Je suis convaincue que notre destin est de progresser, d'expé­rimer et de développer de nouveaux modes d'expression, comme le font tous les peuples. Je n'ai pas l'intention de rester figée dans le passé. Je ne suis pas une pièce de musée » (Odjig, 2010). Ce cri du cœur de l'artiste canadienne, bien des peuples sur la planète pourraient le reprendre à leur compte.

La traduction, il faut le reconnaître, sert aussi, hélas, les intérêts des impérialismes culturels qui tendent à l'uniformisation des cultures. Mais je tiens à ajouter ma voix à celle de tous ceux qui refusent que la culture d'inspiration hollywoodienne écrase les cultures locales et s'y substitue, car alors bien des identités culturelles risquent d'être « meurtries ».

Merci de votre attention.

Références

- BRUNI, Leonardo (2008), *De interpretatione recta / De la traduction parfaite*, traduction, introduction et notes de Charles Le Blanc, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 132 p.
- CARY, Edmond (1956), *La traduction dans le monde moderne*, Genève, Georg, 196 p.
- CARY, Edmond (1962-1963), « Pour une théorie de la traduction », *Journal des traducteurs* (1962) vol. 7, n° 4, p. 118-125; (1963) vol. 8, n° 1, p. 3-11.
- CHOURAQUI, André (1990), *L'amour fort comme la mort*, Paris, Robert Laffont, 516 p.
- DALPÉ, Jean Marc (1999), *Il n'y a que l'amour*, Sudbury (Ontario), Prise de parole, 278 p.
- DELISLE, Jean (1977), « Les pionniers de l'interprétation au Canada », *Meta*, vol. 22, n° 1, p. 5-14.
- DELISLE, Jean et Judith WOODSWORTH (dir.) [2007], *Les traducteurs dans l'histoire* (c1995), 2° éd., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, publiés sous les auspices de la Fédération internationale des traducteurs et de l'UNESCO, xxiii-393 p.
- DIB, Naïma (2009), *D'un islam textuel vers un islam contextuel*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 210 p.
- Dixièmes Assises de la traduction littéraire* (Arles, 1993) [1994], Arles, Actes Sud, 222 p.
- DUBÉ, Pauline (1993), *La Nouvelle-France sous Joseph-Antoine Le Febvre de La Barre, 1682-1695. Lettres, mémoires, instructions et ordonnances*, textes établis et présentés par P. Dubé, Sillery, Québec, Septentrion, 309 p.
- DURASTANTI, Sylvie (2002), *Éloge de la trahison. Notes du traducteur*, Paris, Le passage, 135 p.

- ENDRST, Elsa B. (1991), « Interpreters: Inside the Glass Booth », *UN Chronicle*, vol. 28, n° 3.
http://findarticles.com/p/articles/mi_m1309/is_n3_v28/ai_11547959/
- FORTIN, Pierre (2010), « Des progrès fulgurants », *La Presse*, 10 mai, p. A-20.
- GALAL, Shawki (1999), « *La traduction dans le monde arabe : réalités et défis* », Le Caire, Conseil supérieur de la culture.
- JONES, Douglas G. (1977), « Raison d'être de la traduction », *Ellipse*, n° 21, trad. par Joseph Bonefant, p. 58-91.
- MAALOUF, Amin (1998), *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 211 p.
- MESCHONNIC, Henri (1996), « Traduire, c'est mettre en scène comme Antoine Vitez dans la *Mouette* de Tchekov », dans Antoine Vitez, *Le Devoir de traduire*, publ. sous la dir. de J.-M. Déprats, Montpellier, Climats & Maison Antoine Vitez, p. 58-94.
- ODJIG, Daphne (2010), « Les dessins et peintures de Daphne Odjig. Une exposition rétrospective (23 octobre 2009 – 3 janvier 2010) », Musée des Beaux-Arts du Canada.
<http://www.beaux-arts.ca/odjig/fr/index.htm>
- PARCERISAS, Francesc (2002), « Foreword », dans Montserrat Bacardí, « Notes on the History of Translation into Catalan », *Catalan Writing*, n°s 17-18, p. 9-10.
- Rapport du développement humain dans le monde arabe 2002. Créer des opportunités pour les générations futures* (2005), publié sous l'égide du Bureau régional des pays arabes / PNUD, Fonds arabe pour le développement économique et social, 184 p.
<http://www.arab-hdr.org/publications/other/ahdr/ahdr2002f.pdf>
- SCHULTE, Rainer (1990-1991), « Translation and the Publishing World », *Translation Review*, n°s 34-35, p. 1-2.
- SCHULTE, Rainer et John BIGUENET (dir.) [1992], *Theories of Translation. An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*, Chicago / Londres, The University of Chicago Press, 254 p.
- UNESCO (2002), *Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle*, adoptée par la 31^e session de la Conférence générale de l'UNESCO, Paris, 2 novembre 2001, 9 p.
<http://unesdoc.unesco.org/images/0012/001271/127160m.pdf>
- UNESCO (2009), *Index translationum*, Bibliographie mondiale de la traduction, Paris.
<http://databases.unesco.org/xtrans/stat/xTransStat.a?VL1=C&top=50&lg=0>

ZUBER, Roger (1968), *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique*, Paris, Armand Colin, 1968, 501 p.

Conférence inaugurale de l'année universitaire à la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université Pompeu Fabra (BARCELONE), le 18 octobre 2010.